

Langues et domination. Statut social et/ou mélange des genres

Tassadit Yacine

Volume 33, numéro 3, automne 2001

Algérie à plus d'une langue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501307ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501307ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yacine, T. (2001). Langues et domination. Statut social et/ou mélange des genres. *Études littéraires*, 33(3), 65–74. <https://doi.org/10.7202/501307ar>

Résumé de l'article

Les facteurs de domination sont nombreux et s'ils se ramènent à des catégories objectivables, comme l'âge, le sexe, le patrimoine économique, le patrimoine symbolique, la profession du père, - le tout en accointance avec la société et son histoire où ils prévalent -, ils n'en demeurent pas moins propres aux effets distordants, voire schizophrènes, dans l'Algérie indépendante, surtout lorsqu'ils sont rapportés à un groupe social malmené et qui les diffracte par intériorisation d'un double habitus (celui d'Algérien et celui de locuteur francophone), les intellectuels. Par cette étude, où nous nous interrogeons nous-mêmes dans une auto-sociologie, nous entendons montrer le sort particulier que réservent la langue et son usage, son pouvoir de représentation et celui qui lui est prêté de réalisation, dans ce contexte.



LANGUE ET DOMINATION

STATUT SOCIAL ET/OU MÉLANGE DES GENRES

Tassadit Yacine

« Le français m'est langue marâtre.
Quelle est ma langue mère disparue,
qui m'a abandonnée sur le trottoir
et s'est enfuie. »

Assia Djebar

■ Le monde traditionnel n'est pas aussi indifférencié qu'on a tendance à le présenter. Il est traversé par des clivages sociaux, culturels, etc.

Il évident que l'acquisition d'un capital économique exige des principes moraux et sociaux difficiles à transgresser. L'accumulation du capital va de pair avec le respect des règles de la tribu. Il passe par le consentement implicite et explicite du code de l'honneur¹. La richesse économique ne peut en aucun cas influencer directement et instantanément sur le capital symbolique. La détention d'un capital culturel semble moins problématique que le précédent, mais il n'en demeure pas moins qu'il est difficile de transgresser les lois immanentes du champ social. Un berger, fût-il brillant, ne peut être pris en compte par les notables, car sa condition sociale initiale ou celle de ses parents lui survit des décennies durant². Il faut, en ce cas, des conditions exceptionnelles pour admettre le caractère spécifique du candidat. En revanche, ceux qui sont situés dans des positions intermédiaires à la limite d'un champ et au seuil d'un autre peuvent changer de position plus aisément. Aussi l'ambiguïté qui va caractériser les intellectuels comme celle du chacal est-elle en partie déterminée par leur propre univers social et mental, par les conditions de l'imposition de l'ordre colonial (en matière de culture en particulier) et, enfin, par cette nouvelle position, elle inédite, produite par l'école. La maîtrise de la langue française sur fond d'une culture algérienne est intéressante à plus d'un titre. L'ambiguïté la plus importante, pouvant éclairer toutes les autres, est liée à la langue, à son statut réel ou symbolique et surtout à sa représentation. La langue n'est pas seulement un système ou une économie de signes, elle a une action directe dans la vie des hommes. Les mots peuvent être source de vie comme de mort.

Il est en effet reconnu, dans la tradition, que la langue a un effet magique sur les personnes. On maudit, on bénit, on protège, on excommunie avec de simples mots :

¹ Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, 1972.

² M. Arkoun, « Mouloud Mammeri à Taourit Mimoun », 1990, p. 9-13.

Je n'ai jamais pu me débarrasser de cet envoûtement magique du langage. Lorsqu'un camarade me dit « Que tu crèves », j'ai froid à la nuque et je pressens l'horreur de la mort. Lorsqu'on me dit « Que la maladie te prenne ! », je me sens défaillir déjà. Comme si, loin d'être un outil transparent, le langage participait directement des choses, en avait la densité ³.

Des écrits littéraires et une pratique de terrain (l'utilisation de plusieurs langues et, en particulier, l'enseignement d'une langue étrangère) ont nourri cette réflexion. Pour rendre intelligible ce rapport de réalité à la langue, il convient de réunir des histoires de vie dans lesquelles l'apprentissage d'une langue en période de colonisation serait rapporté dans le détail tant au niveau réel que subjectif, c'est-à-dire au rapport entre langue et affectivité. Sans reprendre le discours sans cesse rebattu du déchirement, de la domination des colonisés par la langue, qui rapporte certes un fait réel mais qui n'apportera rien de plus ici, il est utile de pousser plus avant l'analyse pour situer la place réelle des représentations et de la sentimentalité. La langue, bien symbolique, ne serait-elle pas perçue selon les principes de vision et de division inhérents à l'*habitus* masculin ?

La langue : masculin ou féminin ?

Toute culture serait originellement « coloniale » dès lors qu'elle s'institue par l'imposition unilatérale d'une politique de la langue.

S'agissant de la langue française imposée aux colonisés, ce serait d'abord et avant tout le fait qu'il y ait une souveraineté, une loi venue d'ailleurs. Mais cette loi est d'abord et avant tout

la langue même de la Loi. Et la Loi comme langue. Son expérience serait apparemment autonome, puisque je dois la parler, cette loi, et me l'approprier pour l'entendre comme si je me la donnais moi-même ; mais elle demeure nécessairement, ainsi le veut au fond l'essence de toute loi, hétéronome. La folie de la loi loge sa possibilité à demeure dans le foyer de cette auto-hétéronomie.

C'est en faisant fond sur ce fond qu'opère le monolinguisme par l'autre, ici par une souveraineté d'essence toujours coloniale et qui tend, répressiblement et irrépressiblement, à réduire les langues à l'Un, c'est-à-dire à l'hégémonie de l'homogène. On le vérifie partout où dans la culture cette homo-hégémonie reste à l'œuvre, effaçant les plis et mettant le texte à plat. La puissance colonisatrice elle-même, au fond de son fond, n'a pas besoin pour cela d'organiser de spectaculaires initiatives : missions religieuses, bonnes œuvres philanthropiques ou humanitaires, conquêtes de marché, expéditions militaires ou génocides ⁴.

C'est la raison pour laquelle les colonisés ressentent l'imposition de cette langue comme une tentative de « dénaturation » (la culture imposée ayant pour objectif de changer leur nature profonde en *culture naturalisée*) en leur ôtant leur langue, leurs traditions et tous les traits qui font leur identité initiale. Pour cette raison, Jean Amrouche a vu juste en soulignant que le bilinguisme n'est pas en tout lieu (et de tout temps) division, mais qu'il l'est effectivement en situation coloniale dès lors que le rapport entre celui qui « donne » et celui qui reçoit est inégal.

Le rapport dominant / dominé en ce cas influe sur l'être au plus profond de lui-même, puisque la langue — comme les religions — vise à la conversion mentale des

³ Albert Memmi, cité dans Jacqueline Arnaud, *La littérature maghrébine de langue française*, 1986, p. 108.

⁴ Jacques Derrida, *Le monolinguisme de l'autre*, 1996, p. 70.

sujets. Malek Haddad témoigne de cette entreprise qu'il qualifie de décoration et de désoriginalisation, en enfermant les sujets dans l'homogénéité la plus homogène.

Il fallait voir, [...] comment des instituteurs, débarqués de quelque Poitou ou de quelque Normandie, traitaient d'abrutis des gosses affamés d'instruction comme ils l'étaient de nourritures terrestres [...]. Mais, qu'on le veuille ou non, et quelle que soit sa vocation originellement libérale et respectueuse des valeurs d'autrui, il se trouve que ce corps enseignant, même lorsqu'il en limitait les dégâts, faisait partie du dispositif colonial et contribuait par là même, en symbiose avec les autres administrations, à l'entreprise concertée de décoloration et de désoriginalisation qui [...] est la raison d'être de ce phénomène colonial ⁵.

Dans ce cas, et seulement dans ce cas, dominer la langue fait partie des défis à relever. Comme dans les jeux de l'initiation, il faut s'affronter à l'autre, se mesurer à lui avant de revenir vers les siens, et à leur culture, armé d'un savoir et d'un pouvoir. Les dominés qui ont saisi l'importance que confère le pouvoir de la langue tentent d'inverser les rapports de force. L'attitude du père de Kateb Yacine est révélatrice de cette prise de conscience. Cet homme polyglotte arabisant, pratiquant l'hébreu ainsi que le berbère puisqu'il était *chaoui*, déclare à son fils qu'il faut désormais se mettre à la langue dominante en tentant de la dominer. Écoutons ce témoignage émouvant :

Pourtant, quand j'eus sept ans, dans un autre village (on voyageait beaucoup dans la famille, du fait des mutations de la justice musulmane), mon père prit soudain la décision irrévocable de me fourrer sans plus tarder dans la « gueule du loup », c'est-à-dire à l'école française. Il le faisait le cœur serré :

— Laisse l'arabe pour l'instant. Je ne veux pas que, comme moi, tu sois assis entre deux chaises. Non, par ma volonté, tu ne seras jamais une victime de Medersa. En temps normal, j'aurais pu être moi-même ton professeur de lettres, et ta mère aurait fait le reste. Mais où pourrait conduire une pareille éducation ? La langue française domine. Il te faudra la dominer, et laisser en arrière tout ce que nous t'avons inculqué dans ta plus tendre enfance. Mais une fois passé maître dans la langue française, tu pourras sans danger revenir avec nous à ton point de départ ⁶.

L'ambition intellectuelle de cet « oukil » est déterminante dans la voie poursuivie par Yacine. Comme on le sait, il est effectivement revenu, après une longue interruption, aux langues populaires dans les années '70. L'acquisition de la langue française a constitué un passage obligé pour revenir à soi. C'est également la démarche des autres écrivains dont il sera question beaucoup plus loin. Dans ce contexte, la langue n'est pas sans lien avec la domination réelle ou symbolique.

La langue de l'autre a un effet de transformation, elle agit sur la société et sur les mentalités. Ne dit-on pas qu'il faut la maîtriser en maîtrisant sa structure mais aussi acquérir l'accent adéquat ? L'accent est un marqueur d'identité, un signe d'appartenance à un groupe social, mais par delà, à un sexe déterminé. Les anciens instituteurs roulaient les « r » et aspiraient les « h », signe de virilité, par opposition aux femmes et aux titi ⁷. Sans doute ont-ils reçu l'héritage (le contentieux culturel entre le Nord et le Sud de la France) de la métropole où, peut-être, l'accent

⁵ Malek Haddad, *Les zéros tournent en rond*, 1961, p. 17.

⁶ Kateb Yacine, *Le polygone étoilé*, 1994, p. 180.

⁷ Dans les sketches de Fellag, on remarque selon l'accent l'appartenance régionale, mais aussi l'appartenance sexuelle. Les homosexuels (sous-entendu efféminés) ont un accent « féminin » (« r » grasseyé peu viril, différent de celui « roulé » des hommes « ordinaires » qui, eux, sont dits virils).

constituait encore un témoin de résistance et de virilité des populations conquises face aux conquérants du Nord⁸ ? Cette façon de parler est encore (surtout pour les « r ») très courante en Algérie. Il arrive très souvent que les intellectuels adoptent deux manières de s'exprimer et d'exprimer leur adhésion au code. En Algérie, ils roulent les « r » mais pas en France où c'est mal perçu dans les milieux universitaires et parisiens. Il est par ailleurs plus « chic » d'imiter les Parisiens dans leur prononciation et leur intonation, ce qui constitue un signe d'intégration réussie. Ceux qui, en revanche, ne roulent pas les « r » en Algérie sont considérés comme des efféminés tout comme ceux qui se rasent la moustache. Moyen de promotion sociale, la langue « dominante » permet de sortir, de s'extraire du groupe dominé, de faire écran avec le groupe dominé. Elle est peut-être aussi fuite, refuge, protection et réconciliation avec soi-même.

Il est donc visible qu'on peut y entrer comme on peut en sortir. Une fois entré dans la langue de l'autre, on sort du groupe, on devient incontrôlable, insaisissable, d'où la sanction symbolique du jeu de la méconnaissance / reconnaissance. L'attitude à certains égards schizophrène de tel grand intellectuel est révélatrice de la pression sociale. Il se rase la moustache à Paris (ne roule pas les « r »), boit du vin, fume, tandis qu'à Alger, il tente de passer pour le gardien de la norme par excellence. Rouler les « r » fait partie des usages ordinaires, une petite moustache « symbolique » marque l'adhésion au groupe. La pratique de la prière et, bien sûr, le respect du ramadhan constituent des gages de sérieux envers la famille et d'abord envers l'épouse, gardienne intransigeante de la norme. Cette attitude double frisant l'hypocrisie, aux yeux de la vision autre, est en réalité enracinée dans l'enfance de cet homme et dans celle de toute la génération qu'il représente. L'adhésion à la communauté doit être marquée par un renoncement aux mœurs de la culture de l'autre.

Mais l'acquisition de cette langue ne va pas sans déchirement, d'autant qu'elle est intimement liée à l'identité, c'est-à-dire à ce qui constitue l'être dans son fondement « ontologique ». Les auteurs qui comptent pourtant parmi les plus reconnus ne manquent pas de mettre l'accent sur ce lien quasi ombilical entre la langue et l'identité, et, par conséquent, sur les effets néfastes d'une langue « tierce » imposée par la force des événements. Amrouche, Memmi, Malek Haddad, Driss Chraïbi, Derrida, tous déplorent ce caractère inique et unique de la langue et des cultures coloniales, puisque c'est en langue de la loi et langue en tant qu'elle fait loi, qu'elle franchit le territoire. Tout comme les langues qui l'ont précédée, elle est la langue de l'écrit, du *mektub* (c'est-à-dire de ce qui a été écrit, prévu), de l'ordre, mais aussi... de la guerre. Mais l'exprimer ainsi ne suffit pas, la langue — comme les êtres qui la pratiquent — détient un statut qui est loin d'être homogène. Il est multiple en raison de l'ambiguïté coloniale. Tout en étant la langue de la conquête, le français se veut aussi langue de civilisation, c'est-à-dire d'émancipation des hommes. Il prône d'un côté, la justice et l'égalité entre les hommes, et de l'autre, il pratique la déshumanisation en réduisant ces mêmes populations au code de l'indigénat qui les enferme dans une infériorité irrémédiable.

⁸ De nombreux instituteurs originaires de Provence et du Sud-Ouest ont en effet marqué les Algériens dans leur mode de parler, mais aussi dans leur manière d'appréhender le monde. Des souvenirs émouvants sont restés dans les mémoires où des instituteurs — d'origine rurale — ont pris un soin particulier de leurs élèves. Le maître français ressemble en beaucoup de points au profil de l'instituteur que décrit Feraoun. Un octogénaire raconte comment son maître l'a préparé au Certificat d'études et comment il les a accompagnés à pied jusqu'au centre d'examen. Pour traverser la rivière, il dut porter les plus jeunes sur son dos.

Et pourtant, c'est au cœur de cette loi barbare que gît une dimension qu'il faudra rechercher plus avant : la faille qui permet aux plus avertis de ruser.

Il est donc à la fois simple et rapide d'affirmer de façon péremptoire qu'une langue est d'emblée masculine parce qu'elle est légitime (fût-elle coloniale).

C'est précisément en ce qu'elle est légitime qu'elle est intéressante pour l'analyse dès lors qu'elle revêt les deux dimensions : masculine, dominante, « fasciste », comme elle peut être féminine, dominée, humaine... À l'intérieur de chacun des deux groupes, il faudra encore sérier. La masculinité et la domination peuvent revêtir des nuances quand ce n'est pas des niveaux différents de perception, en fonction du point de vue des agents.

L'ambiguïté est troublante. S'agit-il réellement de la langue, d'une chaîne d'énonciation, ou de cette symbolique de la langue, de l'histoire individuelle et collective dont on a doté La Langue ?

En la langue (à travers elle, comme médium) se cristallisent de nombreux « comptes » avec la société, les parents, le partenaire, bref soi-même. L'affectivité et l'inconscient jouent un rôle déterminant dans ce nœud. C'est peut-être pour cette raison qu'il est difficile de l'enfermer dans un contexte figé, elle est la résultante de nombreux facteurs qu'il est urgent de dégager. Il y a d'une part les conditions historiques, sociales (ne dit-on pas parler blanc, au Canada, *hablar cristiano* en Espagne), mais aussi sexuelles (homme / femme, homosexuel / hétérosexuel).

C'est pourquoi, les auteurs s'en prennent tantôt à une langue-mère, tantôt à une langue-père, cette dernière est langue de la loi, langue qui fait loi dans la mesure où elle incarne l'ordre, l'autorité, la légitimité. Pour Mouloud Mammeri, la langue « berbère » se situe du côté du père⁹, comme l'exprime le terme de « verbe » (masculin), que Mammeri affectionnait :

Il était temps de happer les dernières voix, avant que la mort ne les happe. Tant qu'encore s'entendait le verbe, qui depuis plus loin que Syphax et que Sophonisbe, résonnait sur la terre de mes pères, il fallait se hâter de le fixer quelque part où il pût survivre...¹⁰

Jean Amrouche, en revanche, est totalement du côté de la mère et de la féminité avec cette touche d'émotion qui lui est spécifique :

Toute poésie est avant tout une voix [...]. Poésie intérieure qui tend au silence, mais silence peuplé de mille voix sans timbre, les voix des devenirs qui s'achèvent dans l'être vivant que nous sommes, en l'instant précis où nous nous éprouvons comme un être unique et prédestiné dans la chaîne des êtres. Mais avant que j'eusse distingué dans ces chants la voix d'un peuple d'ombres et de vivants, la voix d'une terre et d'un ciel, ils étaient pour moi le mode d'expression singulier, la langue personnelle de ma mère. Je ne saurai dire le pouvoir d'ébranlement de sa voix, sa vertu d'incantation¹¹.

Si j'avais à mettre en équation ma propre expérience, je dirais que j'ai des rapports différents selon que j'emprunte telle langue ou telle autre. Les plus importantes aujourd'hui, c'est-à-dire celles dans lesquelles je m'exprime (par écrit dans la recherche), sont le berbère et le français tandis que l'espagnol et l'arabe (populaire) ne sont plus que des langues de communication. Si j'ai un plaisir certain, une affectivité particulière pour la langue espagnole, c'est parce que je l'ai reçue dans un climat de neutralité, empli de douceur et de joie de vivre. J'étais une élève parmi d'autres qui

⁹ Mouloud Mammeri, *Poèmes kabyles anciens*, 1980.

¹⁰ *Ibid.*, p. 10 (je souligne).

¹¹ Jean Amrouche, *Chants berbères de Kabylie*, 1988, p. 56 (je souligne).

recevait un enseignement. Ce fut juste après l'indépendance de l'Algérie. En revanche, le français et le berbère ont été problématiques et ce n'est pas un hasard si, à l'âge mûr, je tente cette conciliation des contraires. Dans les deux cas, la langue n'a jamais été une. Le français, je l'ai acquis en période de guerre, juste après la mort de beaucoup des miens — dont mon propre père fusillé — et l'évacuation des survivants (les femmes et les enfants) dispersés dans plusieurs régions de Kabylie. Nécessité oblige, j'ai dû me mettre à l'école de « la guerre », car il fallait faire de nécessité vertu. Mais l'école a été paradoxalement l'endroit où j'ai pu être moi-même, car cet instituteur (appelé le maître, un militaire sans doute) nous a enseigné avec amour la langue. Loin des obus, des rafales, l'école était un îlot d'humanité, ce lieu de contraste en pleine guerre.

Si j'avais à définir le berbère, je crois que ce ne serait pas aussi simple que mes prédécesseurs (Amrouche et Mammeri). Ce n'est point une langue maternelle (même si mon père et ma mère appartenaient au même village et pratiquaient le même parler) mais la langue du père socialement et culturellement dominé, du père « assassiné ». L'écrasement de cette partie du village (sous la colonisation avec les abus de pouvoir des féodaux locaux) et le prix qu'elle a dû payer pour l'indépendance (l'ignorance de ses sacrifices par le pouvoir d'Alger) ont contribué, pour partie, à me motiver à comprendre les modes de domination culturels. Le berbère est donc, pour moi, la représentation du masculin dominé (en réalité ce père banni et effacé de la mémoire du groupe) par le féminin dominant (la lignée maternelle). Au sein même de la lignée paternelle, j'ai dû aller vers les femmes, car elles ont été déterminantes dans la transmission de la culture orale — de résistance et d'amour, les deux étant liés — qu'elles m'ont léguée avec amour.

Il va de soi que le rapport à la langue est largement déterminé par les conditions sociales de réception. Mammeri aspirait à une conversion de statut de la langue : sortir du ghetto de l'intimité, de la clandestinité, pour passer à celui de l'officiel et du politique, d'où la nécessité de revendiquer la chaîne des ancêtres (des *amousnaw*¹²) et de la poésie savante et normative. Amrouche ayant reçu l'héritage par sa mère et ayant, plus ou moins, changé symboliquement d'ancêtres (ils sont à la fois chrétiens et français), pour lui, le lien à la culture ne peut être que d'ordre féminin et affectif donc exclusivement maternel.

Dans le même prolongement, la langue française est marâtre pour Assia Djébar. Pour Kateb Yacine, elle est amante puisqu'elle le sépare de la mère. Kateb présente sa mère et son institutrice comme deux rivales, deux pôles importants et inconciliables. La concurrence est si forte que la deuxième, celle qui vient après, comme la deuxième épouse, sépare et coupe le lien, le cordon qui relie à la mère et au ventre de la mère. Il était, disait-il, amoureux d'une sémillante institutrice.

Ma mère était trop fine pour ne pas s'émouvoir de l'infidélité qui lui fut faite. [...] Jamais je n'ai cessé, même aux jours de succès auprès de l'institutrice, de ressentir au fond de moi cette seconde rupture du lien ombilical, cet exil intérieur qui ne rapprochait plus l'écolier de sa mère que pour les arracher, chaque fois un peu plus, au murmure du sang, aux frémissements réprobateurs d'une langue bannie secrètement, d'un même accord, aussitôt brisé que conclu... Ainsi avais-je perdu tout à la fois ma mère et son langage, les seuls trésors inaliénables — et pourtant aliénés¹³.

¹² *Amousnaw*, du verbe *ssen* : veut dire savoir. *Amousnaw*, c'est le sage au sens de la Grèce antique.

¹³ Kateb Yacine, *Le polygone étoilé*, op. cit., p. 180-181.

La mère et la marâtre (la femme du frère) ont en commun de partager le même homme, c'est la marâtre qui fait lien avec le père. L'association de la langue de la femme est très présente dans les représentations jusqu'à en déterminer les réalités. Bachir Al Ibrâhîmî, successeur de Ben Badis, militant et idéologue du mouvement ouléma, écrit, en 1948, que la langue arabe est une femme libre et ne saurait accepter le statut de co-épouse ¹⁴(la co-épouse étant la langue berbère). La rivalité entre les langues est donc rendue par la rivalité entre les femmes ; il va sans dire que l'homme (en position de force) est là pour gérer et attiser cette rivalité des langues et des femmes. C'est l'homme (masculin) qui fait le destin de la langue et de la femme.

La légitimité de la langue arabe puise son fondement dans la légitimité historique, celle des musulmans sur les populations voisines, et dans la légitimité religieuse. En matière de langue, c'est Dieu qui s'exprime par le truchement des hommes, ses représentants sur terre ¹⁵. Aussi la langue païenne, de l'anté-islam ne peut (tout comme les esclaves et autres concubines) déceimment prétendre à ce statut puisque, comme disent les femmes kabyles, « Dieu ne l'a pas regardée ». Si l'on n'a pas été vu, on ne risque pas à son tour ni de voir ni encore moins de savoir. Il y a donc un fondement pour acquérir la légitimité de l'élection — par Dieu, par l'histoire, les hommes — comme peuple, comme religion, comme langue, comme race et comme sexe. Le tout est parfois intimement lié. Mais dans la pratique, on sait, pourtant, que la langue est intimement liée au pouvoir, à la puissance virile. Un orateur marocain, défenseur de l'arabisation, affirme que la langue berbère est naturellement inférieure puisqu'elle est faible. Elle n'a pas de cornes pour se battre ¹⁶.

On l'a vu pour Assia Djebar, comme pour Kateb Yacine, la langue française peut être motif de séparation d'avec la langue maternelle et c'est en cela qu'elle revêt les caractères de la féminité ¹⁷. Elle établit la coupure, la séparation avec la langue maternelle. Comme dans les rituels, la séparation du garçon du monde féminin est non seulement immédiate mais tranchante et tranchée, comme le symbolisent la coupe des cheveux, la circoncision, la dernière gerbe de blé dans le champ, la frange de la mariée (*tawenza*).

La langue, comme le couteau du coiffeur, celui du circonciseur ou la faucille du paysan (*amger*), établit une distinction fondamentale, une césure entre ceux qui vont rester dans l'enfermement communautaire, dans la tribu, par rapport aux autres qui vont franchir le seuil, s'expatrier dans la culture de l'autre, son monde.

Les futurs locuteurs sont renvoyés, garçons et filles confondus, au monde de l'extérieur, des hommes, de la parole publique. Les filles malgré leur statut initial défavorisé vont tirer un orgueil inénarrable face aux hommes illettrés (« tu es l'homme

¹⁴ Voir M. Timaltine, « Les oulémas algériens et la question berbère », 1997, p. 77-90.

¹⁵ Jean Amrouche dira « Dieu est blanc ».

¹⁶ Les cornes sont opposées aux oreilles. Les cornes du bélier et du taureau leur donnent une force physique et sexuelle par opposition à l'âne doté de molles oreilles.

¹⁷ Na Ouardia, femme kabyle, illettrée et ne comprenant pas l'attitude du pouvoir face à la langue berbère, me dit : « Puisqu'ils ne veulent pas que nous étudions (et pratiquions notre langue), alors il convient d'arracher aux femmes kabyles leurs enfants et de les donner à des arabophones pour les élever. » Le déchirement est fort certes pour l'enfant mais il est tout aussi fort pour les mères qui ne sont pas reconnues en tant que génitrices à part entière. Na Ouardia se vit comme une femme anonyme, une femme qui n'a pas d'existence en tant que mère, puisque cette fonction lui est déniée. À quoi servons-nous ? Ou alors il faut arrêter la reproduction. « Procéder, dit-elle, à une ligature des trompes de Fallope. C'en sera fini de cette langue et de sa culture. »

de la famille, dit un homme à une jeune fille sachant lire et écrire, tu es notre croissant de l'Aïd... ») et, bien sûr, aux femmes dont le destin est tracé dès la naissance.

Femmes et hommes « instruits », « évolués » « émancipés » sont associés symboliquement au monde de l'extérieur, à la politique¹⁸ et malgré le fait qu'il faudra encore établir des hiérarchies à l'intérieur de ce groupe, qui est loin d'être homogène¹⁹. Cette langue est, à coup sûr, une langue dominante, dotée d'un pouvoir de libération que l'on reconnaît aux dominants des dominants dans la société que sont les hommes. Mouloud Mammeri déclare à ce sujet : « mais c'est surtout parce que c'est un instrument de libération [...] d'autres langues sont plutôt portées à l'enfermement dans le ghetto d'elles-mêmes²⁰ ».

Ajoutons, de surcroît, que tout ce qui est associé à l'interne et à l'intérieur fait partie (internes et intestines, de *intestin*, vont ensemble) de l'univers des sentiments, de l'affectif, donc des sans-pouvoir par opposition au monde de l'externe, de l'extérieur et de l'activité. Ce monde de l'intérieur est un monde de l'enfermement, par opposition au monde de l'ouverture, de la libération et de la conquête.

Ce jeu incessant entre les deux univers est sans conteste lié aux rapports de force politiques et culturels eux-mêmes déterminés par une relation libidinale.

Comprendre les choix à la fois conscients et inconscients établis par les agents revient à comprendre une histoire collective — non pas l'histoire savante et légitime — mais l'histoire des représentations, de la subjectivité et pourquoi pas celle de la libido, moteur de tout investissement dans un champ d'étude ou d'action.

Si on se fonde sur la sémantique, on constatera dès l'abord que les modes de désignation sont différents selon les langues et, du coup, déterminent le rapport à la langue. La langue sert à définir un groupe ethnoculturel. Le français est un vocable qui désigne le parler d'hommes circonscrits dans un espace et ayant une culture spécifique. Mais le terme français est marqué par un genre : ici, il est masculin alors que dans d'autres cultures (arabe et berbère), la langue est féminine. S'agissant des langues, on évoquera la française, l'anglaise, l'espagnole.

Selon les cultures, d'une part, et selon les histoires tant collectives (colonisation, occupation) que personnelles (la relation aux parents, à l'autre dans les rapports amoureux) d'autre part, la langue s'adapte à des situations inédites et parfois se voile, se drape dans l'inconscient. C'est peut-être Kafka qui rend le mieux ces rapports complexes entre langue et rapport de force :

¹⁸ C'est ainsi que, pendant la guerre d'Algérie, le groupe de l'extérieur du F.L.N. a pris le pouvoir, c'est-à-dire le dessus sur celui de l'intérieur ravagé par ses luttes internes et intestines. L'univers de l'intérieur (en l'occurrence le F.L.N.) est associé comme le peuple algérien au monde des dominés, c'est-à-dire des femmes, des possédés (*xdawna* : ils nous ont pris, signifie ils nous ont eus, trompés, au double sens du terme).

¹⁹ C'est en Algérie indépendante qu'il faut étudier le rôle social du français. L'indépendance acquise, l'ordre social a repris ses droits et ses hiérarchies. La langue du « colonisateur » est devenue signe de distinction sociale et mentale. Les « bourgeois » (pour parler comme Kateb Yacine) disposent d'un formidable outil qui leur a ouvert les portes de l'administration, de la politique et une fenêtre sur le monde par opposition à l'arabe réservé à la partie « molle » de l'administration (l'Éducation nationale, les Affaires religieuses, etc.), donc réduite dans la pratique à un rôle symbolique.

Aussi la langue française est une ligne de démarcation, une frontière visible et invisible, qui sépare deux Algéries. Au niveau individuel, c'est la langue de la neutralité.

²⁰ *Entretien avec Tahar Djaout*, 1987, p. 49.

Hier, il m'est venu à l'esprit que si je n'avais pas toujours aimé ma mère comme elle le méritait et comme j'en étais capable, c'est uniquement parce que la langue allemande m'en a empêché. La mère juive n'est pas une « Mutter », cette façon de l'appeler la rend ridicule [...] ; nous donnons à une femme juive le nom de mère allemande, mais nous oublions qu'il y a là une contradiction qui s'enfonce d'autant plus profondément dans le sentiment. Maman serait préférable, s'il était possible de ne pas imaginer Mutter derrière ²¹.

Les mots ont un pouvoir celui de dénaturer, de transformer, les situations. Ils peuvent aussi avoir un effet de résurrection ou d'anéantissement des sujets. Albert Memmi, écrivain enraciné dans une culture de l'oralité, a évoqué avec force cette magie-vertu du langage :

Il est en effet reconnu, comme on l'a vu dans la tradition, que la langue a un effet magique sur les personnes et les mots sont source de sortilèges en ce qu'ils ont pour fonction de jeter un sort mais d'être à l'origine du sort (au sens de destin). Avec la parole il est permis de maudire, de bénir, de protéger, d'aimer.

²¹ Franz Kafka, *Journal*, 1954, p. 99.

Références

- Amrouche, Jean, *Chants berbères de Kabylie*, Paris, L'Harmattan, 1988.
- ARKOUN, M., « Mouloud Mammeri à Taourit Mimoun », *Awal*, n° 6-7 (1990), p. 9-13.
- ARNAUD, Jacqueline, *La littérature maghrébine de langue française*, Paris, Publisud, 1986.
- BOURDIEU, Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris — Genève, Librairie Droz, 1972.
- DERRIDA, Jacques, *Le monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996.
- HADDAD, Malek, *Les zéros tournent en rond*, Paris, Maspéro, 1961.
- KAFKA, Franz, *Journal*, Paris, Bernard Grasset (Les cahiers rouges), 1954 (éd. et trad. de M. Robert).
- MAMMERI, Mouloud, *Entretien avec Tahar Djaout*, Alger, Laphomic, 1987.
- — —, *Poèmes kabyles anciens*, Paris, La Découverte, 1980.
- TIMALTINE, M., « Les oulémas algériens et la question berbère », *Awal*, n° 15 (1997), p. 77-90.
- YACINE, Kateb, *Le polygone étoilé*, Paris, Éditions du Seuil, 1994 [1966].